

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

054
M 543

Canada

LE MENEESTREL.

PARTIE LITTÉRAIRE.

Vol. I.

QUEBEC, 5 SEPTEMBRE, 1844.

No. 12.

SOMMAIRE :—**SOUVENIRS D'ENFANCE**, (Poésie); **LA FILLE DU BRIGAND**, (Esquisse de mœurs, Suite);

Poesie.

SOUVENIRS D'ENFANCE.

Aux temps des empereurs, quand les dieux adultères,
 Impuissants à garder leur culte et leurs mystères,
 Palissaient, se taisaient sur l'autel ébranlé,
 Devant le Dieu nouveau dont on avait parlé;
 En ces jours de ruine et d'immense anarchie,
 Et d'espoir renaissant pour la terre affranchie,
 Beaucoup d'esprits, honteux de croire et d'adorer,
 Avides, inquiets, malades d'ignorer,
 De tout lien, de tout rang, avec ou sans richesse,
 S'en allaient par le monde et cherchaient la sagesse.
 A pied ou sur des chars brillants d'ivoire et d'or,
 Ou sur une trirème embarquant leur trésor,
 Ils erraient; Antioche, Alexandrie, Athènes,
 Tour à tour leur montraient ces lieux incertaines
 Qui, dès qu'un œil humain s'y livre et les poursuit,
 Toujours, sans l'éclairer, éblouissent sa nuit.
 Platon les guide en vain dans ses cavernes sombres;
 En vain de Pythagore ils consultent les nombres;
 La science les fuit; ils courent au devant,
 Esclaves de quiconque ou la donne ou la vend;
 Du stoïcien menteur, du cynique en délire,
 Dans leurs mains chaque fois le manteau se déchire.
 Puis par instant, lassés de leurs secrets tourments,
 Exhalant en soupirs leurs désenchantements;
 Au bord d'une fontaine, au pied du sycamore,
 Des jours entiers, assis, leur ennui les dévore;
 Le dégoût les invite aux désirs malfaisants,
 Et, pour dompter leur âme, ils soulèvent leurs sens;
 Et bientôt les voilà, ces enfants du Portique,
 Ces nobles orphelins de la sagesse antique,
 Les voilà, ces amants du vrai, du bien, du beau,
 Dormant dans la débauche ainsi qu'en un tombeau;
 Les voilà sans couronne, épars sous des platanes,
 Dans le vin, pêle-mêle, aux bras des courtisanes,
 Rêvant après la vie un éternel sommeil;
 Quelle honte demain en face du soleil!
 Ainsi leur vie allait sale et désespérée;
 Mais, un jour qu'en leur cœur la chasteté rentrée,

Plus humbles, rappelant les efforts commencés,
 Les avait fait rougir des plaisirs insensés;
 Qu'ils s'étaient repentis avec tristesse et larmes,
 Résolus désormais de veiller sur leurs armes;
 Qu'à tout hasard leur âme avait longtemps crié:
 Crie vers toi, Seigneur! et qu'ils avaient prié:
 Ce jour, ou quelque jour à celui là semblable,
 Quand le pauvre contrit, près des flots, sur le sable,
 S'agitait à grands pas, ou, tâchant d'oublier,
 Comptait dans un jardin les feuilles d'un figuier:
 Tout à coup une voix, on ne sait d'où venue,
 Que la vague apportait ou que jetait la nue,
 Lui disait: "Prends et lis." Et le livre entr'ouvert
 Était là, comme on voit la colombe au désert;
 Ou c'était un buisson qui prenait la parole,
 Ou c'était un vieillard avec une auréole,
 Qui d'un mot apaisait les cœurs irrésolus,
 Et qui disparaissait, et qu'on n'oubliait plus.

Et moi, comme eux, Seigneur, je m'écrie et t'implore;
 Et nul signe d'en haut ne me répond encore.
 Comme eux, j'erre incertain, en proie aux sens fougueux,
 Cherchant la vérité; mais plus coupable qu'eux;
 Car je l'avais, Seigneur, cette vérité sainte:
 Nourri de ta parole, élevé dans l'enceinte
 Où croissent sous ton œil tes enfants rassemblés,
 Mes plus jeunes désirs furent par toi réglés;
 Ton souffle de mon cœur purifia l'asile,
 Tu le mis sur l'autel comme un vase fragile,
 Et, les grands jours, au bruit des concerts frémissants,
 Tu l'emplissais de fleurs, de parfums et d'encens.
 Tu m'aimais entre tous, et ces dons qu'on désire,
 Ce pouvoir inconnu qu'on accorde à la lyre,
 Cet art mystérieux de charmer par la voix,
 Si l'on dit que je l'ai, Seigneur, je te le dois.
 Tu m'avais animé pour chanter tes merveilles,
 Comme le rossignol qui chante quand tu veilles.

Qu'ai-je fait de tes dons?... J'ai blasphémé, j'ai fui;
 Au camp du Philistin la lampe sainte a lui;
 L'orgue impie a chanté l'air divin qui l'inspire,
 Et le pavé du temple a parlé pour maudire.
 Grâce! j'ai trop péché: tout fier de ma raison,
 Plus ivre qu'un esclave échappé de prison,
 J'ai rougi, j'ai menti des tiens et de toi-même,
 Et de moi; j'ai juré que j'étais sans baptême;
 J'ai tenté bien des cœurs à de mauvais combats;
 Lorsque passait un mort je ne m'inclinai pas.

Tu m'as puni, Seigneur... Un jour qu'à l'ordinaire,
 Sans pudeur outrageant ta harpe et ton tonnerre,

Comme un enfant moqueur sur l'abîme emporté,
 Je roulais glorieux dans mon impiété,
 Ta colère s'élève, et, soufflant sans orage,
 Enleva mon orgueil ainsi qu'un vain nuage ;
 La glace où je glissais rompit sous mon traîneau,
 Et le roc sous ma main se fonda comme en eau.
 Depuis ce temps, déchu, noirci de fange immonde,
 Sans ciel et sans soleil, ignoré dans le monde,
 Quand parfois trop d'ennui me possède, je cours
 Comme les chiens errants qu'on voit aux carrefours ;
 Je ne respire plus l'air frais des eaux limpides ;
 Tous mes sens révoltés m'entraînent, plus rapides
 Que le poulain fumant qui s'enflamme et bondit,
 On la mule sans frein d'un Absalon maudit.

Oh ! si c'était là tout, on pourrait vivre encore
 Et jouir du sommeil d'un être qui s'ignore ;
 On pourrait s'étourdir ; mais auxpires instants,
 L'immortelle pensée, en sillons éclatants,
 Comme un feu des marais, jaillit de cette fange,
 Et, remplissant nos yeux, nous éclaire et se venge.
 Alors, comme en dormant on rêve quelquefois
 Qu'on est dans une plaine aride ou dans un bois,
 Ou sur un mont désert où l'on s'entend poursuivre
 Par des brigands armés ; et, plein d'amour de vivre,
 De sentiers en sentiers, de sommets en sommets,
 L'on va, l'on va toujours sans avancer jamais :
 De même en ses moments de calme et de détresse,
 Par mille affreux efforts notre âme se redresse
 Pour remonter à Dieu ; mais son espoir est vain...
 Et pourtant ce n'est pas, Maître bon et divin,
 Sur des vaisseaux, des chars à la course roulante,
 Ce n'est pas en marchant plus rapide et plus lente,
 Que l'âme en peine arrive au ciel avant le soir ;
 Pour arriver à toi c'est assez de vouloir.
 Je voudrais bien, Seigneur, je veux : pourquoi ne puis-je ?
 Je m'y perds, soutiens moi ; mets fin à ce prodige,
 Sauve à mon repentir un doute insidieux,
 O très-grand, ô très-bon, miséricordieux ;
 C'est sans doute qu'en moi la coupable nature
 Aime en secret son mal, chérit sa pourriture,
 Espère réveiller le vieil homme endormi,
 Et, qu'en croyant vouloir, je ne veux qu'à demi.
 Non, tout entier je veux... Sur mon âme épuisée,
 Verse d'en haut, Seigneur, ta manne et ta rosée,
 Couvre moi de ton œil, tends-moi la main, et rends
 Le silence et le calme à mes sens murmurants,
 Répétris sous tes doigts mon argile odorante ;
 Que douce, comme un chant au lit d'une mourante,
 Ma voix redise encor ton nom durant les nuits :
 Ainsi de moi bientôt fuiront tous les ennemis ;
 Ainsi, comme autrefois, la prière et l'étude,
 De leurs rameaux unis cloront ma solitude ;
 Ainsi, grave et pieux, loin, bien loin des humains,
 Je cacherais ma vie en de secrets chemins,
 Sous un bois, près des eaux ; et de là, ma pensée
 Regardant par delà mon ivresse insensée,
 Je reverrais les ans chers à mon souvenir,
 Comme un tableau souillé qu'on vient de rajeunir.

SAINT-ÉLIE.

Littérature Canadienne.

LA FILLE DU BRIGAND.

NOUVELLE.

V.

LES BRIGANDS DU CAP ROUGE.

(Suite.)

Tout autour de ce repaire étaient suspendus des sabres, des échelles, des cordes, des fusils, des pistolets, des couteaux, des crampons de fer et de gros paquets de clefs le tout dans le meilleur ordre possible.

Nos Brigands se regardaient de temps en temps sans rien dire et semblaient méditer quelque nouveau forfait.

Après une demi heure de ce silence, celui qui paraissait avoir le plus d'autorité se leva tout à coup et après avoir regardé par une ouverture pratiquée sur le côté de la cabane, regagna son siège en fredonnant une vieille chanson de Nautonier.

—Diable, * Lampsac, vous chantez comme un oiseau aujourd'hui, dit Moufflard qui venait de laisser sa pipe et paraissait assez disposé à entrer en conversation.

—Oui, Moufflard, et pourtant que l'..... si j'ai envie de chanter.

—Ouache ! encore quelque fantaisie, je suppose ; vous êtes drôlement capricieux, Lampsac, soit dit entre nous ; hein, Bouleau ?

Ceci s'adressait à notre troisième personnage qui était entièrement couché sur son banc et poussait de temps en temps de longs bâillements.

—C'est vrai, Moufflard ; mais au fait, vous autres, dit Bouleau en se mettant sur son séant, ne trouvez-vous pas que le père Munro est un peu longtemps ?

—Pas mal, en effet, dit Moufflard. Qui sait ? le vieux aurait peut-être été assez bête pour se faire empoigner.

—Paix, ! s'écria Lampsac en appliquant sur la souche un vigoureux coup de poing ; respect au père, imbécille que tu es ; il y a bien assez

* Nous avons dépouillé le langage des Brigands de tous ce qui pouvait choquer la pudeur et la délicatesse, mais nous avons dû conserver l'expression triviale, mais honnête.

du gros Jignac qui a manqué se laisser accrocher—Oh à propos de Jignac, savez-vous qu'il s'est fait attraper à mon goût.

Lampsac se mit à rire à gorge déployée.

—Le gros Jignac attrapé ! dit Moussard en l'imitant ; ah ben ça doit être diablement embêtant ; ah oui, ça doit être une curieuse farce. Conte-nous ça, Lampsac ; sur mon âme, ça doit être drôle, hein Bouleau?... mais quand on pense qu'il dort ; que l'gros Charlot m'extermine, s't'animal là dormirait dans l'enfer. Mais voyons donc, Lampsac, contez-nous ça ; je donnerais la bague de ma petite Julie pour connaître c't'histoire là.

Et Moussard s'approcha de Lampsac.

—Non, non ; Jignac te la contera lui-même ; tiens, quand il la conte, il peut faire vingt pleureurs ; cré gros Jignac, va ! ah...ah...ah....

Lampsac et Moussard poussèrent un tel éclat de rire que Bouleau s'éveilla en sursaut en criant avec colère : Qu'y a-t-il donc ? Queu vacarme menez-vous, bande de bêtas qu'vous êtes ? S'il y a à dormir je veux ben que l'enfer m'étrangle ! mais chut, entendez-vous du bruit, vous autres ?

Bouleau appliqua son doigt sur son oreille et Lampsac se jeta par terre et colla la sienne sur seuil de la caverne.

—Tu rêves, Bouleau, tu dors encore, fainéant.

—Allez au diable, j'vous dis que j'entends des pas, moi ; mais je parierais ben tout Québec, s'il m'appartenait, que ce n'est pas l'allure du père Munro ; il va plus pesamment qu'ça, lui, l'vieux. C'est un espion, mille gueux, c'est un espion. Sortons, Lampsac, sortons.

—Ah bien oui ça s'rait assez drôle, d'aller bouler la vase pour te faire plaisir dit Moussard en riant. J'te dis qu'tu dors, Bouleau. Entendez-vous, Lampsac ?

—Pas plus que sur la main.

—Ni moi non plus.

Eh bien, j'vous dis que j'ai entendu, moi ; tenez, écoutez.

Malheureusement pour Bouleau, pas le moindre bruit ne se fit entendre.

—Eh bien, où est-il donc ton espion ? dit malicieusement Moussard.

—Bouleau lui lança un regard de rage et d'indignation ; il venait d'éprouver pour son honneur un fâcheux échec ; il passait parmi ses compagnons pour avoir l'oreille d'une dé-

licatesse infailible, et c'était la première fois qu'il était en défaut ; aussi n'était il pas encore parfaitement convaincu qu'il s'était trompé ; il déguisa donc sa colère en espérant que le temps viendrait corroborer ses soupçons : cette fois, malgré son peu de courage, il souhaita l'arrivée du *Watchman* pour rétablir son honneur.

D'après ce que nous venons de dire, on s'imaginera avec quelle joie et quelle frayeur en même temps, Bouleau entendit quelques moments après des coups précipités à la porte ; il regarda Lampsac et Moussard d'un œil triomphateur qui semblait leur dire : Eh bien êtes-vous convaincus à présent ?

—Aux armes ! dit Lampsac à demi voix, massacre sur tout le monde ! puis s'approchant de la porte, il cria de sa grosse voix enrouée : Qui va là ?

—C'est moi, pendards que vous êtes, répondit au dehors une petite voix grêle et coupée.

—Lampsac, reconnut cette voix, car il s'empressa d'ouvrir une petite porte épaisse qui roula sur ses gonds rouillés et laissa entrer un homme de moyenne taille, armé d'un poignard et portant un chapeau de paille à bords relevés, gilet de drap bleu, des pantalons de futaine grise. Malgré ce déguisement, les brigands n'eurent pas de peine à reconnaître leur GRAND CHER ; ils portèrent la main à leur bonnet et lui firent un salut moitié civil, moitié militaire.

Cet homme était Maître Jacques que nos lecteurs ont déjà rencontré à l'Auberge du faubourg St. Louis.

En entrant, Maître Jacques jeta autour de l'autre un regard scrutateur, puis se laissa tomber sur une vieille chaise bourrée qui lui était destinée, et après avoir ôté son gilet, il tira de sa poche une liasse de vieux papiers qu'il se mit à feuilleter avec attention.

Après cet examen silencieux qui dura un bon quart d'heure, Maître Jacques se leva et après avoir fait trois ou quatre tours dans la caverne :

—Eh bien, enfants du Diable, dit-il en s'adressant aux Brigands, comment va la besogne à présent ? où est le père Munro ?

Il est parti depuis ce matin, dit Lampsac en s'inclinant respectueusement.

—Qu'avez-vous fait depuis que je vous ai vus ?

—Pas grand' chose ; nous sommes guettés de tous côtés ; aussi bien dans le moment que je vous parle, Sichlou, Jeannot et Labrie s'amuse dans la prison.

Je sais cela, dit Maître Jacques d'un air embarrassé ; gare à vous au moins !

Comme il disait ces mots on frappa de nouveau à la porte, et après le cri ordinaire, le père Munro entra.

—Eh bien, père Munro, dit Maître Jacques en allant au devant de lui, ça va-t-il ?

—Ça va, ça va, Signor, dit le père Munro ; puis l'ayant tiré à part, il lui parla quelque temps à l'oreille, après quoi Maître Jacques se retira en lançant aux Brigands un salut de protection.

—Ha, ha, quand j'avais bien entendu, dit Bouleau qui n'avait pas encore oublié son espion ; j'aurais bien gagé....

—Peste de tes gageures, Bouleau, dit le père Munro, tu n'a qu'ça dans la gueule, sôt que tu es ; il s'agit bien de vos différends, tenez ajouta-t-il, en jetant sur la souche une poignée de pièces d'or que les Brigands regardèrent avec une avidité terrible, voilà de quoi mettre sur la piste d'en gagner d'autres. Ah ça, mes jars, j'ai une fière affaire à vous proposer.

—Bravo ! bravo ! vive le père, s'écrièrent les bandits.

—Il s'agit d'abord d'un vol avec effraction, chez une personne que nous avons déjà visitée sans profit.

—Ah j'comprends, dit Bouleau, chez l'bonhomme Pierre..... ; en effet ça va être une vieille affaire que de *griffler* c'vieux là.

—Oui et un diable de bon coup si nous pouvons faire voler ses piastres, ajouta Moufflard en riant.

—Il faudra l'assomer le vieux pendar, dit Lampsac, ou que l'tonnerre m'écrase comme une puce.

—Doucement, doucement, poignée de meurtriers, dit le père Munro, vous y allez rondement vous autres ; attendez un peu, j'ai mes plans.

—Voyons dit Bouleau avec importance.

—D'abord, dit le père Munro, nous partons d'ici à minuit ; nous nous rendrons tout doucement chez la mère La Troupe ; là nous trouverons la bonne femme Pelouse,

le petit Michel, John Mickmac et Louis Ferlampier à qui j'ai donné rendez-vous.

—Voilà bien du monde pour un vol, dit Bouleau fâché de ce que, comme à l'ordinaire on ne l'avait pas consulté.

—Oh arrêtez donc, continua le père Munro ; j'oubliais de vous dire le principal ; d'abord je me rendrai avant vous à l'auberge : disons vers 7 heures, je verrai la Pelouse et je lui dirai d'aller faire la malade sur le perron du vieux Pierre ; le bon homme est avare ; mais on le dit assez charitable ; il n'y a pas de doute qu'il fera entrer la bonne femme, et si son mal en pire, il la fera mettre au lit, je sais cela par expérience.

—Bien imaginé, sur mon âme, dit Bouleau avec orgueil ; je n'aurais peut-être pas fait mieux.

—La bonne femme fera semblant de dormir jusqu'à ce que le vieux filou ronfle lui-même de son mieux ; alors elle se levera tout doucement, examinera la maison de son mieux et aussitôt qu'elle entendra sonner deux heures elle ouvrira un guichet, et nous fera un signal dont je conviendrai avec elle et puis, en avant mes amis !

—Bien imaginé, père, bien imaginé, répéta Bouleau en frappant des mains ; mais écoutez donc un peu, si la vieille venait à éveiller quelqu'un ?... vous pouvez penser qu'ils ne dorment pas bien dur depuis l'épouvante que nous leur avons donnée. Ça s'rait une maudite affaire pour nous, oui !

—Ouache, Bouleau, je vous croyais plus expédient que ça, dit le père Munro d'un air dédaigneux. Bouleau grinça les dents de honte et de colère.

—Si la Pelouse éveille quelqu'un, qui l'empêchera de dire qu'elle est malade, qu'elle s'est levée pour quelque cause ; enfin t'nez, j'connais la vieille, elle est fameuse pour les histoires, elle en fera une qu'ils gèberont comme du sucre du pays. Quant à nous, si nous n'entendons pas de signal, notre plus court parti sera de décamper *quille à* recommencer un autre jour et d'une autre manière.

—Bravo, bravo ! s'écrièrent tous ensemble Lampsac, Moufflard et Bouleau.

—Et combien y aura-t-il à gagner dans cette affaire, demanda Lampsac.

—Bah ! la menue bagatelle d'une couple de

mille louis en argent et peut être autant en effets c'est toujours ça d'pris en s'amusant.

— Bravo ! bravo !

— Vous y êtes donc ?

— Nous y sommes.

— A merveille ! Lampsac, du rum, mille flambes, du rum, buvons à notre nouvelle entreprise. VIVE, VIVE, MAÎTRE JACQUES NOTRE BON CHEF !

Et les brigands répétèrent : VIVE MAÎTRE JACQUES, NOTRE BON CHEF ! et firent de si nombreuses libations qu'ils tombèrent bientôt à la renverse et dormirent aussi profondément que s'ils venaient de faire une bonne action.

Nous profiterons de ce temps pour donner une idée de leurs portraits et de leur caractères.

Le père Munro avait environ 50 ans. Ses cheveux blanchis trop tôt par le vice et le libertinage descendaient en longues mèches sur son large front où l'on apercevait les traces de la décrépitude la plus basse, l'empreinte de l'ivrognerie la plus dégoûtante. Sa poitrine creusée et velue faisait continuellement entendre un râle sourd et pulmonaire. Ses traits étaient contractés par une audace effrénée, une cruauté révoltante ; ses grands yeux bleus, quoiqu'à demi fermés, ne portaient que des regards farouches et égarés, ses lèvres blanches laissaient apercevoir en s'entrouvrant des mâchoires nues et serrées l'une contre l'autre par l'habitude d'une férocité brutale ; ses longues mains décharnées et toujours fermées indiquaient des muscles et des nerfs d'acier toujours tendus avec violence.

Après Maître Jacques qui s'occupait et dont la seule charge était de conduire la troupe et de régler les comptes, si nous pouvons nous servir de cette expression, le père Munro était le premier, l'âme de cette société infernale. Rien ne se faisait sans lui. Se présentait-il un coup de maître à faire ; une entreprise épineuse et pleine de dangers à mettre à exécution, un meurtre horrible à commettre, un vol combiné à exécuter, le père Munro était toujours le premier à l'œuvre. Il avait vieilli dans le crime ; personne plus que lui n'en connaissait les dangers, les hazards, les différentes phases.

Le père Munro avait tout éprouvé ; la prison, la marque, le pilori, le fouet étaient pour lui des punitions familières ; enfin il avait é-

vité trois fois le gibet en se sauvant de son cachot.

D'après ce qui précède, on doit penser que le père Munro jouissait auprès de ses semblables d'une réputation à toute épreuve. On sait que dans une armée, un général qui est couvert de bleseures, qui a affronté tous les hazards et les dangers, qui a bravé la mort et lui a échappé souvent, est élevé jusqu'aux nues par tous ses inférieurs ; que plus il est brave, plus sa réputation est brillante ; il en est de même parmi ces brigands ; avec eux aussi, plus on est scélérat, plus on est estimé.

Passons à Lampsac.

Lampsac est le bras droit du père Munro. Il est comme lui hardi, féroce, entreprenant, actif, et lorsqu'il sera à son âge, il aura acquis la même renommée. Lampsac n'a que 30 ans.

Il est d'une grandeur athlétique, d'une force démesurée, d'une agilité peu commune. Il n'a pas une figure toute à fait désagréable ; différent du père Munro, il ne porte pas sa férocité sur sa figure ; au contraire ses yeux bleus expriment un air de mélancolie et de bonté ; il sourit avec assez de grâce, mais il s'exprime avec rudesse, le son de sa voix est rauque et enroué ; sa démarche est pleine de noblesse et d'aisance.

Bouleau a bien la mine la plus insignifiante qu'il soit possible d'imaginer ; un front bas et plat, couvert de cheveux crépus qui lui descendent jusque sur le nez, des gros yeux gris, morts dans leurs orbites, un gros nez épaté sur lequel on peut faire tenir un verre plein, une bouche fendue d'une manière démesurée et encadrée dans des lèvres épaisses et rougies par le rum ; des joues enflées et couvertes de favoris roux et hérissés, un air béat et imbécille, un sourire niais et forcé, une démarche nonchalante, des manières gênées ; voilà Bouleau quant au physique.

Cependant Bouleau est l'homme de cabinet de la société ; c'est lui qui, ordinairement trame et prépare les entreprises ; c'est l'homme de consultation par excellence ; on ne fait rien sans demander l'opinion de Bouleau ; on ne fait rien avant qu'il ait donné son approbation ; pourquoi cela ? Parce que Bouleau est un homme de tête rare, un homme d'un jugement sain, d'un esprit juste et solide, d'une conception vaste ; parce qu'il n'a jamais failli dans ses décisions, parce que ses conseils ont toujours porté fruit.

Moussard n'est encore qu'un apprenti ; mais un apprenti qui a du talent pour le métier, comme dit le père Munro. " Ce mufle là, " dit-il souvent en s'adressant aux autres, vous " montera bientôt sur le dos, mes enfants. " Il n'en faut pas plus pour encourager notre jeune scélérat. Moussard a 15 ans ; il est court et trapu et assez mal proportionné. Il a une figure des plus expressives ; un esprit vif et bouillant, un caractère moqueur et satyrique ; c'est l'enfant gâté du père Munro.

Moussard a commencé son apprentissage sur les marchés ; c'est là que le père Munro l'a pris, au milieu d'une troupe d'enfants dénaturés et fainéants qui y croupissent tous les jours dans l'inaction et la misère et finiront par avoir le même sort. N'est-il pas désolant de rencontrer tous les jours des petits garçons avec des paniers ou des chiens, tout couverts de haillons, jurant insultant tout le monde et passant des journées entières à courir les rues pour un misérable douze sous tout au plus. N'est-il pas honteux d'y voir même des hommes, jusqu'à des vieillards, partageant cette infâme paresse, étendus, couchés dans les auberges, à moitié ivres et donnant ainsi le plus terrible exemple aux enfants. Et ces hommes ont des femmes, des enfants qui languissent dans la misère, qui pleurent, qui leur demandent du pain ! Et ces enfants ont des parents ; mais des parents, nous le dirons sans hésiter, des parents trop lâches, trop criminels pour les arrêter, trop insoucians pour les élever et souvent eux-mêmes trop misérables pour leur inspirer la vertu. Qu'arrive-t-il ? Ces enfants laissés à leur volonté, commencent par sauter la première barrière qui les sépare du vice ; ils en sautent une seconde, une troisième ; font le premier pas dans le chemin du crime qui leur paraît semé de roses, finissent par le parcourir jusqu'au bout et meurent sur l'échafaud en maudissant leurs parents !

Et ceci se passe au sein, sous les yeux de la population la plus respectable et la plus religieuse ! dans une ville où l'on se vante de faire un grand nombre d'améliorations ; dans une ville où la loi et la justice n'épargnent rien, dit-on, pour conserver les bonnes mœurs et les faire fleurir.

Nous ne ferons plus qu'une seule réflexion trop heureuse, si elle peut être goûtée.

Si la loi met tant de soins, tant d'empressement

à dévoiler et à punir le crime, que n'en met-elle donc autant à le prévenir et à l'empêcher ? La chose en serait selon nous plus noble et plus méritoire.

UNE RENCONTRE INATTENDUE.

On n'a pas oublié que Stéphane et Emile étaient convenu d'aller ensemble, chez Mme La Troupe, l'hôtesse de l'auberge du Faubourg St. Louis. Huit jours s'étaient écoulés depuis ; et Stéphane, malgré son impatience, n'avait pu encore mettre son projet à exécution.

Stéphane avait changé de moitié ; ses parents concevaient pour lui les plus tristes inquiétudes. Ce n'était plus en effet ce jeune homme droit et éclairé, plein de gaieté et d'énergie ; ce jeune homme aimable, aux yeux vifs et brillants, au teint de rose, aux cheveux bouclés, aux manières élégantes, au sourire joyeux que nous avons rencontré à l'auberge de Mme. La Troupe ; Stéphane marchait aujourd'hui les yeux baissés, courbé sous le poids de sa douleur ; ses yeux s'étaient remplis d'une noire mélancolie ; ses joues étaient pâles et creuses ; on ne voyait plus dans son maintien, dans ses habits cette recherche minutieuse qui l'avait toujours caractérisé ; mais un désordre complet, marque de l'insouciance ou du malheur. Telles avaient été les suites d'un amour brûlant et sans frein.

Il était huit heures du soir ; cette fois Stéphane résolut à tout prix de satisfaire sa curiosité ; il court chez Emile, lui rappelle sa promesse. Ils partent tous deux pour se rendre chez Mme. La Troupe.

En passant sous la porte St. Louis, ils ne purent résister à une frayeur involontaire en traversant un endroit qui avait été si souvent marqué par le sang des victimes du Brigand. Craignant d'être surpris, ils tenaient continuellement la détente de leurs pistolets, prêts à la lâcher sur le premier agresseur, lorsqu'ils aperçurent tout à coup la faible lueur d'une lanterne sourde et entendirent en même temps les pas d'un homme qui marchait pesamment devant eux et faisait jaillir de tout côté la boue qu'il foulait à ses pieds.

Probablement que l'inconnu les entendit de

son côté, car il s'arrêta tout court comme pour les attendre.

Avançons, Stéphane, dit Emile, du diable nous sommes deux et bien armés, avançons, et il se mit à siffler et à augmenter le pas sans doute pour faire voir qu'ils ne craignaient nullement.

—Que voulez-vous, mon brave, dit Stéphane en approchant;

—Rien; je vous attendais seulement pour avoir d'la compagnie; car le diable m'étouffe; si je suis hardi par ici; de plus j'aimerais à savoir de vous où est l'auberge du Faubourg St. Louis.

—Encouragés par le ton de bonhomie qu'il avait pris, Stéphane et Emile ne se défièrent plus de lui.

Nous y allons justement, dit Emile, si vous voulez faire route avec nous, vous êtes le bien venu.

—Merci ben, j'vous paierai un coup en arrivant, dit l'homme au fanal.

Neuf heures sonnaient à la pendule de l'auberge lorsqu'ils y arrivèrent.

Mme La Troupe était à demie couchée sur une espèce de bergère bourrée en paille; placée en dedans du comptoir; lorsqu'elle entendit ouvrir la porte et aperçut en même temps Stéphane et Emile suivis d'un troisième personnage qu'elle n'avait encore jamais vu.

—Tiens, tiens, dit-elle avec assez de familiarité et en allant au devant d'eux, voyez donc, je commençais à m'assoupir. Bonjour, Messieurs, comment vous portez-vous, Messieurs? puis elle salua l'étranger du revers de sa main et ouvrit la porte du salon.

Stéphane et Emile n'avaient pas encore eu le temps d'examiner quelle connaissance ils venaient de faire; ils furent frappés de l'air d'hyppocrisie et d'audace peint sur sa figure; c'était Maurice, l'époux de Madelon.

Maurice était un homme entre les deux âges, grand, robuste et bien fait; affublé d'une paire de favoris qui lui couvraient la moitié de la figure il portait une vieille redingotte d'ancienne mode, beaucoup trop longue, et trop large pour lui et par dessous un petit gilet de mérino-bleu; un chapeau de paille, recouvert d'une toile cirée jaune dont les larges bords lui descendaient jusque sur les épaules; des pantalons de bouracan gris, une chemise de laine rouge fermée

avec des boutons jaunes et de longues bottes sauvages tout couvertes de boue.

—Allons, mes amis, dit Maurice en s'approchant de la table et avec autant de familiarité que s'il se fut adressé à des gens de son espèce, je vous ai promis un p'tit coup, que prenez-vous? vite, dépêchez-vous, je suis pressé.

Merci, nous ne prenons rien à présent, dit Stéphane qui ne voulait pas faire honneur à une offre aussi obligeante.

—C'est comme vous voudrez, dit Maurice; pas d'gêne, sans cérémonie; t'néz faut qu'ça aille rondement, sans étiquette, vrai, comme v'la une chandelle.

Hola! Mère La Troupe, un verre de gin pour moi seulement puisque ces Messieurs ne veulent rien prendre; du gin chaud, ça m'r'mettra un peu.

—Vous paraissez fatigué, mon ami, dit Emile!

—Fatigué comme le Diable quand il a fait sa ronde; voyez-vous quand on travaille comme moi en bon ch'val toute la journée, on est pas ben aise d'aller *plaquotter* la vase, le soir; pour aller chercher des remèdes.

—On n'en a que plus de mérite, dit Stéphane.

Oui dà! beau mérite j'm'en passerais tout aussi ben, j'vous assure; allons, à votre santé dit Maurice en avalant son verre avec une facilité et une habileté qui prouvaient assez qu'il en avait l'habitude; voilà du bon gin, sur mon âme, ajouta-t-il, en pressant l'une contre l'autre ses grosses lèvres violettes; vous aurez ma pratique, la bonne femme, et puis, une fameuse, allez!

Mme La Troupe sourit dédaigneusement; comme si elle eut voulu faire voir qu'elle n'était pas accoutumée à hanter de pareilles gens.

—Oh à propos, la mère, j'aurais une petite proposition à vous faire, dit Maurice; vous connaissez Maître Jacques?

Stéphane prêta l'oreille avec précaution.

—Je le connais, oui, comme une de mes pratiques, dit Mme La Troupe d'un air embarrassé.

—Et vous connaissez aussi sa fille?

—Pour l'avoir vue une fois ici, ces Messieurs étaient justement présents.

Stéphane rougit visiblement.

—Oui dà, dit Maurice en les examinant ef-

frontément, voilà qui s'explique sans que je m'y attendais ; mais il ne s'agit pas d'ça ; vous avez une petite fille, Mme La Troupe ?

—Oui ; mais à quoi voulez-vous en venir, s'il vous plaît ; voilà des Messieurs qui ont peut être affaire à moi et qui s'ennuient probablement d'une conversation qui les intéresse peu.

—Que cela ne vous arrête pas, Mme, dit Stéphane qui était loin de trouver le temps long ; continuez, l'ami ; nous allons nous entretenir de notre côté, et Stéphane et Henri commencèrent à demi-voix une conversation assez peu animée pour leur permettre d'entendre tout ce que Maurice et Mme La Troupe allaient se dire ; mais en même temps assez bien feinte pour ôter toute espèce de méfiance dans leur esprit.

—Je viens ici, dit Maurice, de la part de Maître Jacques pour vous demander si vous permettriez à votre petite fille de venir demeurer chez moi avec Helmina et une autre p'tite jeune femme que vous avez bien connue ?

—Oui ? qu'est-elle ?

—Eh mon Dieu ! la petite Julienne, la fille à Julien qui, à c'que m'a dit Maître Jacques, a travaillé longtemps pour défunt votre mari.

Mme La Troupe ne put s'empêcher de tressaillir ; ce nom lui rappelait des souvenirs pénibles, rendus plus terribles par l'horreur de sa situation actuelle.

—Oui, dit Mme La Troupe en maîtrisant aussi vite que possible son émotion, je l'ai bien connue en effet ; mais pour en revenir à votre demande, je vous assure qu'il m'en coûtera beaucoup de laisser aller ma petite fille ; d'ailleurs, voyez-vous, elle me sert beaucoup ici, je n'ai qu'elle ; au reste j'y penserai de nouveau et je donnerai ma réponse à Maître Jacques lui-même.

—C'est bon, c'est bon.

—Et comment va-t-elle, la petite Helmina ?

—Pas trop ben, j'vous assure ; c'est justement pour elle que je viens chercher des remèdes ; et puis entre nous je vous dirai qu'elle est bêtement amoureuse.

—Et de qui donc ?

—Dame, de qui donc ? il faut qu'ça soit d'un de ces deux mufles là, car elle a dit à ma femme qu'elle avait rencontré son bijou ici, et

vous venez de me dire qu'ils y étaient lorsqu'elle est venue.

—Voilà du farceur, dit Mme La Troupe.

Vous sentez ben, Mme, qu'il est de mon devoir d'avertir son père.

—Vous seriez bien certainement.

Et cependant j'vous assure qu'ça m'écoute furieusement, c'est une si bonne enfant, et son père est si curieux ; croiriez-vous qu'il ne veut pas entendre parler de mariage du tout pour sa fille ; et entre nous, Mme La Troupe, dit Maurice en s'approchant de l'oreille de l'hôtesse, j'vous avoue qu'il a d'bonnes raisons, allez, pour dissuader sa famille des épousailles....

Mais, voyez donc comme j'm'amuse, moi qui devais être de retour chez moi avant minuit. Ainsi donc, ajouta-t-il en sortant du salon, vous penserez à.....

—Oui, oui, dit Mme La Troupe en le reconduisant.

—Bon ! je r'viendrai goûter à votre gin ; j'ai d's'affaires à régler sur le marché demain à dix heures, j'entrerai en passant.

Mme La Troupe revint aussitôt trouver Stéphane et Emile.

—Voilà un drôle de personnage, lui dit Stéphane ; connaissez-vous son nom !

—Pas le moins du monde ; c'est la première fois que je le vois.

—Il paraît être en grande connaissance avec Mre Jacques et sa fille ?

—Vous l'avez dit ; mais à propos, dit Mme La Troupe avec malice, savez-vous qu'elle vous aime Helmina ?

Stéphane ne fit pas semblant de comprendre et se mit à tousser pour déguiser son émotion ; et pour éviter toutes autres paroles sur un sujet qu'il voulait cacher.

—Connaissez-vous, Mre Jacques, Mme que fait-il ?

—C'est plus que je ne peux vous dire, sur mon honneur, dit Mme La Troupe en portant la main à son cœur.

Stéphane sourit.

—Il paraît faire beaucoup d'argent n'est-ce pas ?

—Il n'en manque jamais,

—Ses visites sont-elles fréquentes ici ?

—Passablement,

—Vient-il toujours avec sa fille ?

—Rarement ; il n'est encore venue qu'une seule fois avec elle.

—Ainsi donc, Mme. vous n'avez pas la moindre idée, pas la moindre information sur les affaires de M^r. Jacques ?

—Je n'en connais rien du tout ; mais quel intérêt, s'il vous plaît, Mr.

—Aucun, aucun, dit Stéphane en montrant de l'indifférence, si ce n'est celui de la curiosité. Qu'elle heure est-il à présent, Mme. La Troupe ?

—Il est près de minuit, je crois.

—Minuit ! je ne croyais pas qu'il était si tard. Prenez-vous quelque chose, Emile ? emportez-nous du vin ; Mme. Après avoir vidé une bouteille, Stéphane et Emile laissèrent Mme. La Troupe.

—Eh bien, Emile, que pensez-vous de tout cela ?

Rien de bon, mon cher ami.

—Et que pensez-vous de cette liaison entre Maître Jacques et Mme. La Troupe ?

—Ma foi, dit Emile en riant, c'est vraiment pire que le mystère de l'Incarnation.

—Cet homme revient demain, si j'ai bien entendu.

—Oui, demain à 10 heures, sur le marché.

—Écoutez, Emile : j'ai un projet en tête ; il faut que je sache où il demeure ; demain je le fais suivre par Magloire.

—Et que ferez-vous ensuite ?

—Je vous le dirai dans l'occasion, mon cher ami.

Ici nos deux amis se séparèrent ; Emile descendit la côte de la Congrégation et Stéphane suivit la rue St. Louis.

Aussitôt qu'il fut arrivé chez lui, il éveilla sans faire de bruit le gros Magloire qui dormait dans une petite chambre voisine de la sienne et lui fit signe de le suivre. Comme il était alors de la prudence d'avoir toujours une arme de défense en cas de surprise, Magloire avait déjà saisi sous son oreiller son gros couteau pointu, croyant avoir affaire à quelque voleur.

—Point de bruit, Magloire, lui dit Stéphane, tu n'as rien à craindre ce soir, et Stéphane lui fit avaler la moitié d'un gobelet de Brandy pour le préparer en sa faveur. Il était bien persuadé que Magloire n'avait pas besoin de cela pour lui rendre service ; mais il aimait à lui donner cette marque d'encouragement, persuadé que plus un serviteur est bien traité, plus il est attaché à son maître.

—Je te demande pardon, mon cher Magloire,

si je t'éveille à une heure aussi avancée, c'est que j'aurais besoin de te parler ce soir d'une affaire qui m'intéresse beaucoup.

—Ah ben ! v'là qu'est drôle par exemple, dit Magloire tout honteux d'une pareille excuse, v'là qu'est drôle, comme si vous n'étiez pas le maître de mes actions ; vous savez ben que j'peux veiller toute la nuit pour vous.

—Je le sais, mon brave ; il s'agit encore de me rendre service ; Magloire, es-tu disposé ?

—Comme à l'ordinaire, ben entendu ; est-ce que j'ai coutume de vous r'fuser ça ?

—Non ; mais c'est qu'il s'agit d'une job un peu difficile.

—Quand elle le s'rait encore vingt-fois plus, on fait son possible, et puis si on ne réussit pas, eh ben dame, c'est pas d'notre faute, pas vrai, Mr. Stéphane ?

—Bien vrai, mon cher Magloire, dit Stéphane touché de cette belle réponse ; eh bien ! demain il s'agira de courir les marchés ensemble.

—C'est bon, ça nous promènera, et puis ça nous fera voir des curiosités. C'est-il tout ?

—Arrête, tu n'es qu'au commencement de l'affaire.

A dix heures il devra s'y trouver un homme que j'ai intérêt de connaître ; et comme personne ne peut m'en donner information, il faudra en prendre par nous-même ; il s'agira donc pour toi, Magloire, de le suivre, sans qu'il s'en aperçoive, partout où il ira.

—Pourvu qu'il n'aille pas trop vite, ça ira.

—Fort bien ; tu comprends ?

—J'suppose ; est-ce tout ?

—C'est tout ; mais remarque bien l'endroit et la maison où il s'arrêtera.

—Oui, oui.

—Et si toutefois il sortait aussitôt de chez lui (voilà ce qui me faudrait principalement) tu entreras après lui et tu demanderas si le maître de la maison est présent et à quelle heure on peut le trouver dans la journée. Remarque bien toutes les personnes que tu verras afin de pouvoir m'en donner une idée.

Enfin s'il y a une jeune fille bien jolie et que tu sois assez favorisé par le hasard pour lui remettre une lettre que je te donnerai, sans que personne ne te remarque, il n'y a rien que je ne te donnerai pour te récompenser. As-tu bien compris ?

—Ah oui, comme il faut.

—Et tu consens ?

—C'te demande !

—C'est bien, je te remercie : va te coucher maintenant ; surtout prends bien garde de dire un mot de tout ceci à qui que ce soit.

—Le diable ne me fera pas parler.

—Et tâche de faire cela sans être remarqué.

—Il n'y a pas de danger.

—C'est bon ! bonne nuit, mon brave, à demain, et Stéphane fit encore prendre à Magloire, un verre de *brandy* qui acheva de le gagner ; il sortit en faisant mille gestes qui le divertirent un peu :

Aussitôt qu'il fut seul, Stéphane se mit en devoir d'écrire la lettre qu'il devait envoyer à Helmina. Il s'appuya longtemps la tête sur son bureau, puis après avoir retailé vingt fois la même plume et après avoir déchiré au moins dix feuilles de papier doré et fleuri, il en plia une bien soigneusement, y introduisit une boucle de ses cheveux et la plaça dans une petite caisse en fer blanc qui fermait à double clef. Un quart d'heure après, Stéphane accablé par les diverses impressions qu'il avait reçues dans le cours de la journée, reposait dans les bras de Morphée.

VII.

MAITRE JACQUES ET MAURICE.

Maurice après être sorti de l'auberge du faubourg St. Louis, venait justement d'emboucher la rue St. M.... lorsqu'il vit briller à quelque distance une lumière vive et scintillante placée sur le fronton d'une grande maison, dans une lanterne entourée d'une toile blanche et qui portait cette inscription en lettres d'or : "GLOBE HOTEL." Il s'avança de plus près et se levant sur le bout de ses pieds, il aperçut à travers un vitreau Maître Jacques, assis sur une longue bergère de bois, fumant un cigare et lisant une lettre en frissonnant. Il était alors une heure après minuit.

—Voilà, dit Maurice en mettant la main sur la poignée jaune de la porte, une rencontre faite à propos.

Maître Jacques en entendant ouvrir la porte remit précipitamment dans sa poche le papier qu'il tenait à la main, et ayant reconnu Maurice, il passa avec lui dans une petite chambre dont il ferma soigneusement la porte et fit venir une bouteille de *gin*.

—Et d'où sors-tu donc à présent, Maurice ?

—De l'auberge du faubourg St. Louis, s'il vous plaît ; or ça, Mr. Jacques, j'ai plusieurs nouvelles à vous apprendre.

—C'est bon ; parle vite et parle plus bas.

—D'abord, dit Maurice avec intérêt j'ai parlé à Madame La Troupe par rapport à sa p'tite fille.

—Et elle consent ?

—Non pas immédiatement, elle vous donnera la réponse à vous même.

—Ensuite ?

—Ensuite ; vous saurez que votre p'tite fille est malade.

—Malade ? et depuis quand ? non pas en danger au moins ?

—Non ; une indisposition seulement qui l'a prise il y a huit huit jours à propos de . . .

Maurice hésita.

—Eh bien à propos de quoi, dit Maître Jacques en plissant le front ?

—A propos d'un jeune homme qu'elle a rencontré à l'auberge du Faubourg St. Louis et que je viens de voir là.

—Mille diables ! dit Maître Jacques en se levant brusquement et en commençant dans l'appartement une promenade désespérée ; et comment sais-tu cela ?

—Par elle même.

—Quoi, elle a eu l'effronterie de vous le déclarer à vous mêmes ?

—Non pas à nous même, Mr. mais elle l'a dit à Julienne qui nous l'a confié ensuite.

—Voilà une folie de jeune fille qu'elle va payer cher, ou que l'enfer m'engloutisse, dit Maître Jacques en frappant avec violence sur la table. Ecoute, Maurice, tu sais qu'il est de mon intérêt que ma fille ne fasse aucune liaison qui pourrait nuire à nos affaires ; si malheureusement le jeune homme allait l'aimer de son côté, il n'épargnera rien pour la voir ; qui sait, la chose ira peut-être plus loin :

Helmina est jolie, il la demandera en mariage . . . et tu comprends le reste Cependant, ajouta Maître Jacques, il faut connaître le merle avant de le dénicher ; dis-moi, Maurice, l'as-tu assez examiné à l'auberge pour le reconnaître partout où tu le rencontreras ?

—Comment donc ? j'ai passé une bonne partie de la nuit avec lui ; nous sommes entrés ensemble chez Mme La Troupe.

—Et d'ou sais-tu qu'il est vraiment l'amant de ma fille ?

—Dame ! comme ça, Maître Jacques, vous allez voir vous même ; votre fille dit qu'elle a rencontré son oiseau chez Mme La Troupe et

—Tu as raison, Maurice, tu as raison, dit Maître Jacques en se tordant les mains de rage et de désespoir ; mais au moins, ajouta-t-il, il ignore que ma fille l'aime, n'est-ce pas ?

—Oui sans doute, qui lui aurait dit, j'ai parlé assez bas à Mme La Troupe pour qu'il n'ait rien entendu.

—Comment ! misérable, dit Maître Jacques en se laissant tomber sur une chaise tu l'as dit à Mme La Troupe ! langue d'enfer ! homme bavard et indiscret qui ne peut rien garder ! Nous sommes perdus, Maurice, lui dit-il en lui lançant des regards foudroyants ! Mme La Troupe lui a tout dit sans doute ; quel intérêt aurait-elle à le lui cacher ? combien au contraire n'en avait-elle pas à le lui apprendre. Nous sommes perdus pour toujours ! Il est temps d'agir. Il faut le connaître ce jeune homme, il faut le tuer ! Quant à ma fille . . . ma fille ! . . . et Maître Jacques resta un moment anéanti ; puis tirant une lettre de sa poche : Ecoute Maurice, dit-il avec un sérieux d'enfer, veux-tu me jurer que jamais tu ne dévoileras ce que je vais te dire.

—Je le jure.

—Eh bien, sache qu'Helmina . . . n'est pas . . . ma fille !

—Que dites-vous ?

—Lis cette lettre.

Maurice lut ce qui suit :—

“ Londres, Sept. 18....”

“ Mon cher ami,

“ J'ai le plaisir de vous informer que je suis sur le point de me mettre en route pour le Canada, afin d'embrasser la chère petite fille que je vous ai confiée et de l'emmener avec moi. Je vous dirai à mon retour ce qui m'a engagé à prendre une pareille détermination.

A la hâte,

LOUIS DES LAURIERS.”

—Ce maudit homme que je croyais mort depuis dix ans, dit Maître Jacques en se frappant

le front. Mille malédictions ! mais que l'enfer me confonde, s'il revoit sa fille ! Maurice, il me faut encore un service.

—Parlez, maître, dit Maurice effrayé du désespoir de Maître Jacques.

—Cette nuit le père Munro et ses brigands doivent voler chez le vieux Pierre ; demain à pareille heure, il leur faudra enlever Helmina de ta maison.

—Que dites-vous, Maître Jacques ? dit Maurice en tremblant.

Tais-toi, ma résolution est prise ; il ne sera pas dit qu'un rival l'emportera sur Maître Jacques ; j'aime Helmina, Maurice, et je l'aurai à tout prix ; je vais lui avouer que je ne suis plus son père, je forgerai une lettre comme venant de la main de son véritable père à son lit de mort, je me jeterai à ses genoux et je lui demanderai sa main.

—Mais vous allez la tuer, Mr. Jacques :

—Tais-toi encore une fois ; écoute-moi sans rien dire. Demain soir donc je la fais conduire par mes Brigands avec Julienne dans la Caverne du Roc sans qu'elle sache que nous prenions part à son enlèvement ; j'irai la trouver ensuite, en lui disant que j'ai trompé les gardes, je lui dirai tout, je la demanderai en mariage en lui promettant sa fortune et son évasion ; si elle accepte, je laisse immédiatement le Canada avec elle.

—Et si elle n'accepte pas ?

—Si elle refuse, continue Maître Jacques ; alors elle saura qui je suis et elle mourra dans la caverne de chagrins et de douleur.

—Et que direz-vous à son père ?

—Je lui dirai que sa fille a été enlevée ; et s'il se trouve quelqu'un capable de me trahir, ajouta-t-il en lançant un regard diabolique sur Maurice, je le tuerai sans miséricorde.

—Maurice vit bien à qui ces dernières paroles s'adressaient ; il s'empressa de faire à Maître Jacques les plus horribles serments.

—C'est bien, Maurice, je te connais ; je sais que tu es fidèle et discret.

Maurice se leva pour partir.

—Où vas-tu à présent ? lui demanda Maître Jacques.

—Chez moi, maître, il faut que je revienne demain à 10 heures.

—N'oublie pas surtout l'affaire de demain soir, et pas un mot de ce que je viens de te dire.

Maurice sortit en renouvelant ses serments.

Après avoir passé les limites de la Cité, Maurice accablé de fatigues et de veilles, se laissa tomber le long d'une clôture et se prit à faire diverses réflexions sur ce qu'il venait d'apprendre. " Qui l'aurait pensé, se dit-il en lui-même, Maître Jacques n'est pas le père d'Helmina ! et pourtant cette lettre . . . l'impression qu'elle a faite sur lui . . . il n'y a pas à en douter. Pauvre Helmina, quand elle va l'apprendre ; quand elle va savoir que son père est mort, qu'elle est maintenant sous la domination d'un homme qui l'aime, qu'elle ne peut aimer ; comme elle va pleurer ! lorsqu'il lui faudra, ou épouser un monstre et abandonner un jeune homme aimable, bien fait, qu'elle adore, ou bien mourir sous la domination d'un brigand. Oh ! elle va en mourir, c'est certain.

Non, non ; il ne sera pas dit que Maurice tout scélérat qu'il soit, ait pris part à un crime aussi infâme, contre une enfant, un Ange comme Helmina. Si je me trouve dans l'impossibilité de l'empêcher, du moins je ne veux point y mettre la main.

Allons, Maurice, voilà le jour sur le point de paraître, au diable ta maison, d'ici à après demain soir. Pauvre maison ! comme je vais la trouver vide ! Et Madelon, comme elle va s'ennuier ! Et Julienne, la pauvre petite, être obligée de partager la douleur d'Helmina, parce qu'elle a su partager son amitié. Non non, encore une fois, je veux périr à tout jamais si j'*m'enfourne* dans une pareille mêlée ; au diable Maître Jacques, qu'il s'arrange comme il voudra.

Et Maurice reprit le chemin de la ville.

Ces réflexions pourront peut être paraître déplacées dans la bouche d'un homme aussi dépravé que Maurice. Mais nous ferons remarquer que quoique abandonné depuis long temps au crime, Maurice n'était pas encore tout à fait endurci. Il conservait encore en lui un reste de pitié, de compassion surtout pour les malheureux qui n'étaient pas capables de se défendre. Maurice ne s'était jamais distingué dans les actes d'une férocité brutale ; bien loin de là, il était tendre et sensible, jamais il n'avait encore pris part aux crimes des autres brigands. Seulement il savait tout : Maître Jacques, sûr de sa discrétion, ne lui cachait rien ; aussi ne pouvait-il comprendre comment il avait pu lui ca-

cher jusqu'à ce jour qu'il n'était pas le Père d'Helmina.

VIII.

LA JUSTICE COMMENCE.

Maurice en parcourant les carrefours du faubourg St. Louis, ne voulut pas se rendre sur le marché sans entrer encore une fois chez Mme. La Troupe pour goûter de ce *gin* excellent qui l'avait tant exalté la veille et pour se débarrasser un peu de la boue qu'il avait amassée dans ses excursions nocturnes ; et en cela il n'était pas guidé par la propreté ; mais bien par la crainte de paraître suspect. Il augmenta donc le pas pour éviter autant que possible quelque rencontre désagréable ; et dans un instant il se trouva au coin de la rue de l'Auberge. Il fut d'abord surpris de trouver tout fermé, mais pensant ensuite que Mme. La Troupe était dans l'habitude de veiller fort tard, il crut qu'elle n'était pas encore levée.

— Hein ! hein, la mère, t'as fait la *galipote*, j'cré hier au soir ; mais faut qu'tu t'lèves, ma vieille.

Et il se mit à frapper rudement à la porte ; le bruit qu'il fit se répandit dans l'intérieur comme un écho lent et sourd, semblable à celui que l'on entend dans un vaste souterrain.

— La vieille sorcière dort comme un soucho dit Maurice après avoir attendu inutilement cinq minutes. Holà, Mme La Troupe, ouvrez que diable ! faut il cogner trois heures encore ; et il appliqua dans la porte un violent coup de poing qu'il l'ébranla et la fit craquer horriblement ; puis il y eut encore un silence de deux minutes après lequel Maurice, dont la patience était à bout, était sur le point d'enfoncer la porte, lorsqu'il se sentit frapper sur l'épaule.

— Mais, l'ami, vous n'savez donc pas . . .

— Et que diable, dit Maurice, comment voulez-vous que je sache, j'arrive justement de la campagne ; mais qu'es-t-il donc arrivé ?

— Oh ! si vous saviez ?

— J'vous dis que je n'sais rien.

— Une affaire terrible ! allez.

— Comment ?

— Tout le canton en a été épouvanté.

— Mais qu'est-ce donc !

—Si vous saviez !

—Mais j'vous dis que je n'sais rien, encore une fois.

—Ah ! ah ! oui ; et bien imaginez vous que...

—Eh bien.

—Imaginez-vous que Mme La Troupe.. vous la connaissez ?

—Oui, un peu.

—Cette grande femme là, qui était si avante ; eh ! mon Dieu, vous l'avez rencontrée vingt fois pour une ; vous savez bien, c'te femme qui...

—J'vous dis que j' la connais, dit Maurice un maîtrisant autant que possible sa colère ; mais encore une fois qu'est-il donc arrivé ?

—Ah, Mr, ce que j' n'aurais jamais pensé, ni moi, ni ma femme, ni mes amis, ni le canton, ni...

—Que l' diable vous emporte avec vos *ni* je vais tâcher de savoir la chose plus vite, dit Maurice en s'éloignant.

—Arrêtez, arrêtez, Mr ; j' n'ai pas eu l'intention de vous fâcher, c'est que, voyez-vous, c'est une affaire !... et notre importun se mit à étendre les bras et à les élever au ciel.

—De grâce, Mr ; vous vous lamenterez demain, et coutez-moi aujourd'hui..

—Tout d' suite, entrez chez moi ; voyez-vous j' n'aime pas à conter ça en public, on n'sait pas c' qui peut arriver. Maurice le suivit en jurant en lui-même.

—Allons, lui dit-il aussitôt qu'ils furent entrés, je suis pressé, de grâce dépêchez-vous.

—Dans l'instant ; emportez-nous un coup, Lisette ; vous en prenez, j'suppose ?

—Merci, merci, c'est pas la peine, dit Maurice d'un air qui pourtant indiquait assez qu'il n'était pas accoutumé à en refuser.

—Or ça, dit notre narrateur, en reprenant le fil de son histoire, je vous dirai donc que c'te nuit, vers... attendez donc... oui, vers trois heures... et demie... j' cré, dame, écoutez donc, j' cré qu'il était bien quatre heures, hein Lisette ?

—Eh ben ! quoi donc encore ? dit Lisette en mettant sur la table une vieille bouteille française pleine jusqu'au goulot.

—Quelle heure était-il à peu près lorsque Mme La Troupe... ?

—Dame, il était quatre heures.

—Oui, oui, c'est ça, quatre heures, et t'nez,

j'crois même qu'il n'était pas tout à fait ça.

—Mille tonneres ! que fait l'heure, dit Maurice en enrageant, mettez celle que vous voudrez et avancez, ou sur mon âme je...

—Oui, supposons qu'il fut quatre heures ; nous dormions bien tranquillement, ma femme et moi, car vous savez, Mr, que le sommeil du matin est toujours le meilleur ; j'ai toujours remarqué cela ; c'est singulier ; mais...

—Mais vous n'avancez à rien, mille millions de pies, dit Maurice en fermant les poings.

—Tout d'un coup, ma femme qui dort moins d'ur que moi, et puis j'vous dirai en passant, qu'c'est toujours l'ordinaire, et si vous êtes marié, Mr, vous en direz autant que moi ; je n'ais pas, mais j'ai toujours entendu dire que...

—Je veux que *l'siffleur m'étouffe* : si vous n'achevez pas, je *fiche mon camp*, dit Maurice en se levant.

—Tout d'un coup donc, continue notre homme, sans s'occuper du tout des imprécations, ni de l'impatience de Maurice, semblable à ces grands orateurs et à ces grands écrivains qui parlent et écrivent beaucoup sans rien dire et qui ne font pas semblant d'entendre les sifflets et les huées de ceux qu'ils ennuiet ; tout d'un coup ma femme me pousse ; Johnné, qu'elle me dit, entends-tu du bruit dans la rue ? Queu bruit, que j'lui dis ? et j'saute de mon lit, et j'sors dans la rue, malgré les supplications de ma femme, car, soit dit entre nous, Mr, j'suis brave.

Et j'ai toujours passé pour ça sans m'vanter. J'me rappelle que quand j'étais dans la milice...

—Faites-moi grâce de vos exploits, je suis pressé ; avez-vous envie de me faire maquer mes affaires ? dit Maurice avec un ton de douceur après avoir employé inutilement tout autre moyen.

—Excusez, c'est que vous sentez bien... vous comprenez bien... vous entendez bien que lorsqu'un homme vient à se rappeler ses belles actions, vous devez comprendre... qu'il n'est pas aisé...

—De vous endurer sans s'damner, dit Maurice.

—Oui, dit notre homme, avec son imperturbable sang froid ; ainsi me voilà dans la rue.

—Dieu soit loué ! Voilà un bon saut d'fait dit Maurice en se frappant les mains.

—Dieu soit loué ? pas trop, Mr, pas trop. Figurez-vous un peu que j'me trouve au milieu d'la Patrouille et de trois voleurs qui venaient de défoncer chez Mr. Pierre... à ce qu'on m'a dit.

—Et Mme La Troupe ?

—Attendez donc ; v'la qu'j'entends "Il faut prendre Mme. La Troupe aussi" Vous pouvez penser un peu ! Mme. La Troupe était bien connue et bien estimée dans le voisinage ; j'assemble tous mes voisins et j'allons trouver le maître d'la Patrouille ; et moi, comme le chef d'la bande, j'lui dis à sa barbe qu'il ne prendra pas Mme. La Troupe, et puis j'lui demande "Queu qu'vous *disez* pour vos raisons ?" oh ben, t'nez, Mr. voilà l'pire d'l'afiaire qui va s'montrer !

PIETRO.

(A continuer.)

LES FRERES VAN BUCK.

LEGENDE ALLEMANDE.

Dans une ville allemande, non loin des bords du Rhin, vivaient deux frères Van Buck, qui passaient avec raison pour deux habiles graveurs. Ils avaient l'habitude d'aller, presque tous les soirs, après dîner, chez un vieil orfèvre, leur voisin. Ce brave homme dont le nom est Thomas Heermans, les recevait dans son arrière-boutique, au coin du feu, et sa grande pipe à la bouche : il était bien rare qu'en passant près de là, le soir, on n'aperçut pas à travers les vitres les têtes des trois amis autour d'une lampe, et la plupart du temps, d'un grand pot de bière.

Un soir (il y a peu de temps de cela), le vieux Heermans se montra plus gai qu'à l'ordinaire.

—Qu'avez-vous donc ? lui dirent les graveurs ; il y a, parbleu ! une joyeuse nouvelle écrite sur votre figure.

—Mes enfants, répliqua le bon orfèvre, ma fille sort demain du couvent : son éducation est terminée et vous m'en voyez, mes chers voisins, dans une joie qui me donne des envies de danser sur la table.

Le reste de la soirée fut employé à parler de

Mlle. Wilhelmine. Le pot de bière fut remplacé, ce jour là, par une bouteille cachetée. Bien entendu que les deux voisins viendraient dîner le lendemain.

Ils n'eurent garde d'y manquer, et, quand l'heure fut venue, on se mit à table. A peine Thomas Heermans eut-il frappé sur la table de manière à casser les verres, afin de témoigner sa belle humeur, que la jeune fille, avec une démarche timide et les coudes serrés contre le corps, vint s'asseoir en rougissant entre les deux jeunes gens.

Mais le dîner, en dépit des efforts de l'orfèvre fut silencieux ; lui-même, après avoir épuisé sa première gaité, fut obligé de se contenter de regarder sa chère fille en souriant ; les graveurs gardaient une contenance froide et n'échangeaient pas entr'eux un seul regard. Le soir, lorsqu'ils rentrèrent chez eux, ils se mirent au lit sans dire une parole, contre leur habitude.

Les deux frères Van Buck s'aimaient tendrement. Il était donc très étonnant qu'ils semblassent éviter de se parler et même de se regarder. Il était évident que tous deux avaient reçu en même temps un coup profond ; ils aimaient Wilhelmine.

Une semaine entière suivit pendant laquelle ils ne se serrèrent pas une fois la main ; un silence opiniâtre régna dans leur atelier ; et chacun, courbé sur sa planche de cuivre, ne détourna pas la tête un seul instant.

Le dernier jour de cette triste semaine, le vieux Heermans était sur le seuil de sa porte, en face de sa fille.

—Ne m'avez vous pas dit, mon cher père, que nous verrions les deux Van Buck tous les soirs ?

—Hélas ! répondit l'orfèvre, il est vrai qu'ils n'ont point paru de ce côté depuis huit jours ; cela est bien singulier.

—Est-ce donc moi qui en suis cause ? dit Wilhelmine ; c'est depuis mon arrivée qu'ils ont cessé de venir.

A ces paroles prononcées naïvement, le vieillard baissa la tête et demeura longtemps sans parler :

—O ma fille ! s'écria-t-il enfin, en pressant de ses lèvres flétries la main fraîche et potelée de son enfant. Les moines t'ont appris sans doute à détester l'amour ; mais t'ont-ils appris comment on lui résiste ? O Dieu ! n'oublie pas-

tu pas ton vieux père dans quelque belle nuit d'été ?

Wilhelmine, pour toute réponse, secoua la tête en souriant.

—Ton sourire est bien doux, mon petit ange ; il est doux comme le miel ; Dieu veuille qu'il ne se change jamais en larmes !

—Hélas ! mon père, me croyez-vous si belle pour devoir être si malheureuse ?

En ce moment les deux graveurs parurent devant lui ; après que Wilhelmine se fut retirée modestement à leur approche :

—Nous avons vu ta fille, Heermans, et nous avons perdu tous les deux le sommeil : nos rêves nous trahissent l'un à l'autre ; parle nous franchement. Veux-tu de l'un de nous pour ton gendre ? Alors demande-lui qui elle préfère, et quel qu'il soit, elle deviendra sa femme légitime. Vois ce que tu décides.

L'orfèvre leur tendit ses deux mains :

—Je vous demande trois jours, dit-il, est-ce trop ? Vous êtes amoureux, je le vois.

—Il est vrai ; nous aimons ta fille, et il ne faut pas nous laisser le temps de l'aimer sans espoir de guérison.

Le soir, à peine la jeune fille osa-t-elle lever les yeux ; elle savait qu'elle devait choisir. Le lendemain le vieil Heermans envoya aux deux frères une lettre ainsi conçue :

“ Ma fille vous a vus tous deux ; elle chérira Tristan comme un époux, et Henri comme un frère. Puisse cet aveu que je lui arrache avec peine être reçu par vous comme il doit l'être ! Votre vieil ami vous attend pour serrer dans ses bras sa famille toute entière. ”

Ces nobles cœurs étaient convenus entr'eux que, l'un accepté, l'autre se tairait à jamais. Hélas ! tels sont les pactes que l'on fait avant de connaître son sort. Henri qui avait pris la lettre de l'orfèvre pour la lire ne put l'achever ; il la posa sur la table, et, pâle comme la neige, il tomba sur son escabeau.

Cependant ils continuèrent à vivre ensemble en bonne intelligence. Un jour que les deux frères étaient à la chasse, ils s'arrêtèrent dans la clairière d'un bois : fatigués de leur marche, ils s'étendirent sur le gazon.

—Tristan, dit Henri Van Buck, voilà assez long temps que je me tais ; il faut que je t'ouvre mon âme. Il m'est impossible de te laisser épouser la fille de cet orfèvre.

Mon frère, répondit Tristan, est-ce ainsi que vous vous souvenez des lois de l'honneur ?

—Je sais que je manque à ces lois ; j'y ai réfléchi longtemps avant de vous en parler ; mais regardez-moi ; je ne vis plus ; je me sens aller, et cependant le peu de sang que j'ai dans les veines me ronge comme du feu.

—Je le vois, répondit Tristan mais croyez-vous que je n'endure pas de grandes douleurs à vous réduire à cette extrémité ? Hélas ! j'en perds aussi toute ma joie ; mais, quel remède ?

—Aucun mon frère, je ne veux qu'une chose, et je vous supplie de me l'accorder. N'épousez pas cette jeune fille avant que je sois mort.

—Mort ! s'écria l'autre.

—Oui, mon cher Tristan, il le faut. Je vous conjure de m'en donner votre parole ; car s'il me fallait signer votre contrat . . .

—Non, mon frère, il est impossible que vous mouriez aussi de votre désespoir ; voulez-vous que je vous promette une chose qui me glace le cœur en y pensant ?

En disant ses paroles, Tristan regarda son frère ; il vit la pâleur du trépas sur ses lèvres.

—Mon cher Henri, s'écria-t-il, plutôt que de vous laisser ainsi périr, je vous céderai mes droits. Épousez-la, je vous en prie ; je passerai aux États-Unis.

—Que je l'épouse ! s'écria l'autre. Me transmettez-vous son amour en me transmettant vos droits ? Il faut pourtant que l'un de nous deux en meure, ajouta-t-il d'une voix sombre, et sa main tremblait et battait contre la poignée de son couteau de chasse.

Oui, répondit Tristan.

Ils se levèrent machinalement tous deux : Je ne vois qu'un moyen, dit Henri.

Tous deux tirèrent leur couteau et se mirent en garde. Mais accoutumés à faire des armes ensemble et connaissant tous leurs coups, ils ne pouvaient s'atteindre que rarement. Pendant une heure entière ils se portèrent des coups furieux, et de temps en temps ils se reposaient, épuisés de fatigue et les flancs ouverts par de larges blessures.

Pendant l'une de ces pauses, ils entendirent les tambours avertir les citoyens de rentrer dans la ville. Ce bruit émut les fibres de leur cœur, et toute leur jeunesse si heureuse se déroula devant eux en cet instant. Le soleil allait dispa-

raître ; ses derniers rayons glissaient entre les sapins décharnés, sur le terre couvert de feuilles sèches. La rosée du soir faisait plier l'herbe, et les oiseaux saluaient la nuit.

Tristan détourna la tête ; il vit dans la vallée les clochers de la ville natale sortir du brouillard, et la rivière s'étendre sur la prairie comme une coulèuvre blanche dans les herbes. Ses entrailles s'émurent ; il fit un pas vers son frère en lui tendant la main. Mais une faiblesse mortelle lui saisit l'âme ; il s'appuya sur un arbre ; ses épaules glissèrent sur l'écorce raboteuse ; il tomba.

Henri contemplant avec horreur les derniers efforts de son frère pour ressaisir la vie ; il eut voulu marcher vers lui ; mais lui-même ne pouvait bouger. Noyé de sang, debout et immobile, il vacillait comme un homme ivre.

Ces deux infortunés avaient eu une mère qui les avait tendrement aimés. Du fond de la vallée, dans le crépuscule, une forme vague sembla tout à coup se détacher et s'avancer vers

eux. Elle montait lentement la colline, et, à mesure qu'elle approchait, les fils reconnaissaient leur mère. Au moment où le spectre parut entièrement visible et reconnaissable, celui qui était debout, par un suprême effort, quitta la place où il était cloué, et alla se jeter dans les bras de celui qui gisait à terre. Ainsi tous deux, couverts de sang et de larmes, expirèrent dans un dernier embrassement.

ALFRED DE MUSSET.

AUX CORRESPONDANTS.

Nous venons de recevoir la lettre de C. C. N. de St. Thomas, Haut Canada, et nous le remercions pour l'envoi de deux jolies pièces de poésie que nous publierons prochainement. Nous lui serons toujours infiniment obligé quand il jugera à propos de nous favoriser de quelque morceau de son choix.

La musique ne paraîtra que Jeudi prochain, en huit pages.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LE MENESTREL paraît tous les Jedis. Il se compose de vingt pages, grand octavo, dont seize sont exclusivement consacrées à la partie Littéraire, et les quatre dernières à la Musique. L'année sera divisée en trois volumes, dont deux de Littérature, de 416 pages chaque, et un de Musique, de 208 pages.

Les conditions sont, outre les frais de poste, de TROIS PIASTRES par année, payable par semestre et d'avance. Cette dernière condition est de rigueur. On ne peut souscrire pour moins d'une année.

Toutes communications doivent être adressées, franchises de port, à PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires. Bureau, à l'encoignure des Rues du Parloir et des Jardins, vis-à-vis la Chapelle des Dames Urulines, Haute-Ville.

Les Messieurs suivants qui ont bien voulu se charger de l'Agence du Ménestrel, sont autorisés à recevoir les noms des souscripteurs, à percevoir le montant de l'abonnement, et à en donner des reçus en conséquence

M. M. G. N. Gosselin,

J. Bte. Saint-Denis,

Louis Berlinguet,

H. Garneau,

Antoine Bureau,

Louis Balté,

Wolfred Launière,

George Tanguay,

George Couillard, E. D.

T. Chapais, N. P.

Horace Pinet, N. P.

Cléophe Cimon, N. P.

Arthur Chamberland, N. P.

J. B. Beaulieu, N. P.

Au Bureau de l'Aurore, Montréal.

Saint-Hyacinthe.

Boucherville.

Rivière du Loup (en haut).

Trois-Rivières.

Deschambault.

Saint-Michel.

Saint-Gervais.

Saint-Thomas.

Rivière-ouelle.

Kamouraska.

Malbaie.

Rivière du Loup (en bas).

Kakouna.

PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires.

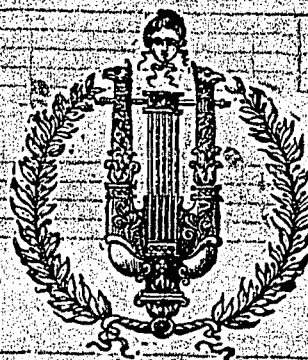
Imprimé par STANISLAS DRAPEAU et Cic., Bureau de l'Artisan et du Ménestrel.

057
MS#3
Canadienne

AU NOM DU PERE



PARTIE MUSICALE.



[Vol. I.]

[Nos. 12 et 13.]

AU NOM DU PERE.

ROMANCE.

Paroles de Mr. E. Thierry. — Musique de A. G. R. ISAR.

Moderato

CHANT.

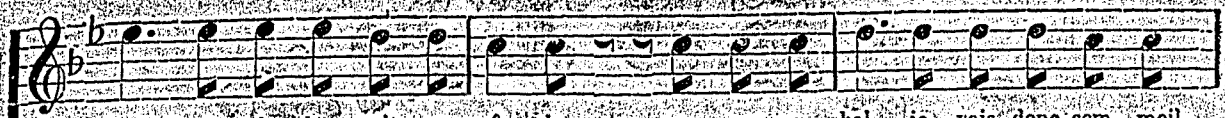


PIANO.

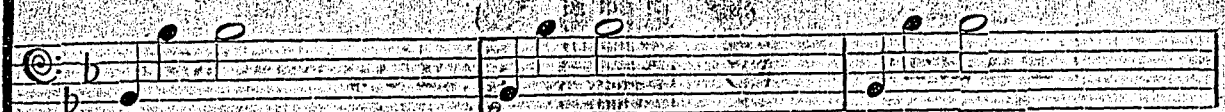
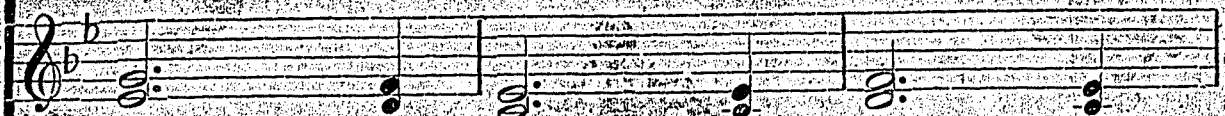


Dé-jà le

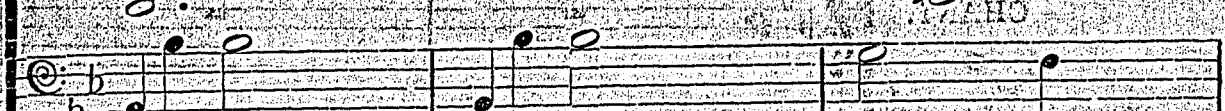
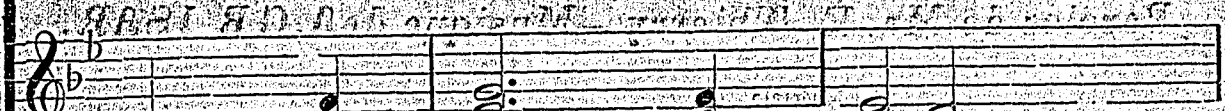




jour, l'aube à la nuit se mê- le en- cor un bal, je vais donc som- meil-



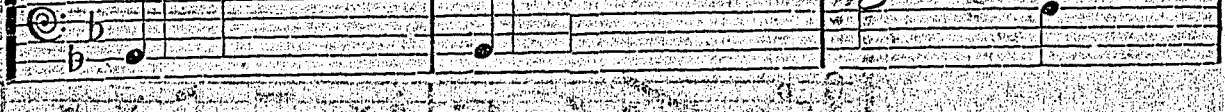
ler... et lui, dort- il ? je de- vais ê- tre bel- le; n'y pen- sons



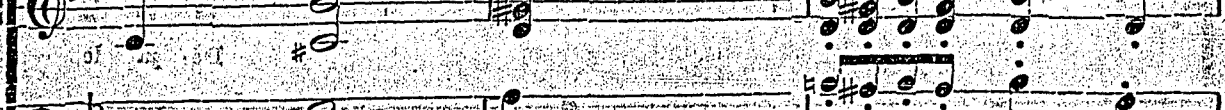
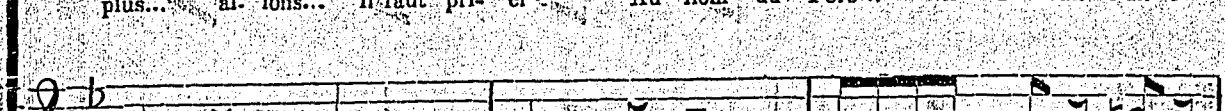
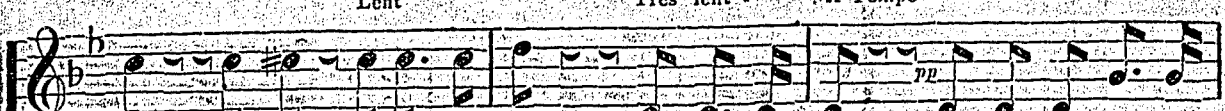
Lent

Tres lent

A Tempo



plus... al- lons... il faut pri- er. Au nom du Père... il a- vait l'air si



ten-dre, Dieu! de mes mains glisse mon cha-pelet! Au nom du

a Tempo Doux
 père, il me sem-ble l'en-ten-dre comme en par-lant sa pau-vre voix trem-

Rall a volonte
 blait, comme en par-lant sa pau-vre voix trem-blait, quand il di-

AU NOM DU PERE

Concentre avec ame

sait: Oh! par-don-nez si je vous ai-me! je vou-drais le dire à ge-

ppp

nous! mais je ne puis, an-ge su-prê-me, tant de re-gards sont là.. sur

pp

nous tant de re-gards sont là sur nous!

Rall a volonte

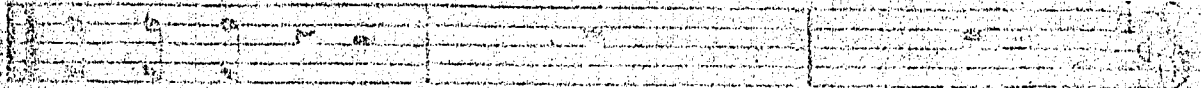
SECOND COUPLET

Mon Dieu, par-]

Mon Dieu, pardon pour une faible femme !
 Il me poursuit, je voudrais bien prier.
 Mais je n'ai rien que sa voix dans mon âme
 Et cette voix je ne puis l'oublier.
 Au nom du Père, il souffrait ! impossible!
 Et sans pitié j'ai détourné les yeux
 Au nom du Père, il m'a crue insensible,
 Quand tout mon cœur souriait dans les cieus,
 Quand tout mon cœur souriait dans les cieus,
 O pardonnez, mon Dieu, je l'aime,
 Je voudrais prier à genou,
 Mais je ne puis, bonté suprême,
 Je tremble hélas ! pitié pour nous,
 Je tremble hélas ! pitié pour nous !

Non, c'est bien mal, toujours cette pensée :
 Prends moi mon âme, ô mon ange gardien,
 Rappelle lui sa prière effacée,
 Pour qu'elle suive et la redise bien,
 Au nom du Père, Oh ! la valse qui passe,
 Passez, passez nous seuls ne dansons pas,
 Au nom du Père, adieu, ma tête est lasse,
 Adieu je dors, adieu je dors,
 Encor, encor, tout bas je l'entends,
 O pardonnez si je vous aime,
 Je voudrais le dire à genoux,
 Mais je ne puis, ange suprême ;
 Tant de regards sont là sur nous,
 Tant de regards sont là sur nous !

REVUE DE MUSIQUE



REVUE DE MUSIQUE

L'ARLE.

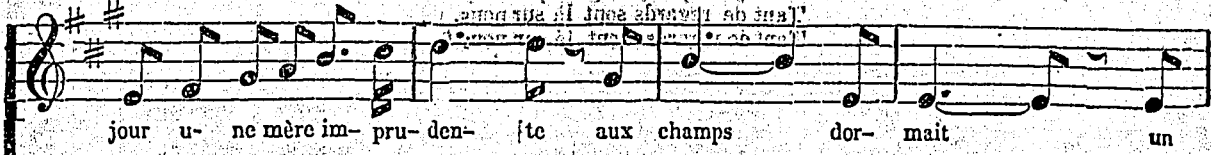
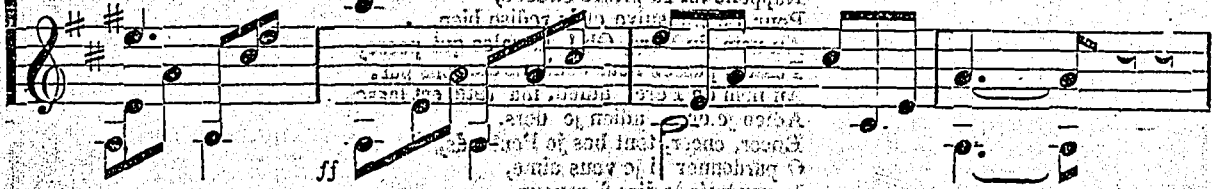
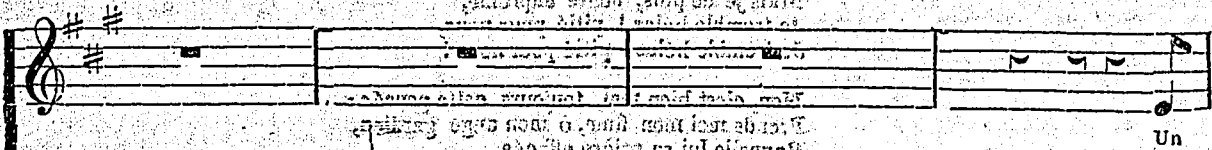


Paroles de Mr. GUSTAVE LEMOINE. — Musique de Mlle. L. PUGET.

POUR LA GUITARE.

Un jour une mère imprudente aux champs dormait un

Agitato *



jour u- ne mère im- pru- den- te aux champs dor- mait un



Aigle à la ser-re san-glan-te, aux cieux : pla-nait sou-

crsc *dim*

dain s'é-lève un cri ter-ri-ble, la mère a vu spec-tacle hor-ri-ble ! sur u-

roc é-lé-vé son en-fant en-le-vé : C'est toi

in tempo
Largo

seu-le-ô Ma-ri-e, qu'elle im-plo-re en s'é-cri-ant : ô Ma-

avec ame

ad lib

In' Tempo

ri- e, prends ma vi- e ! tout mon sang, pour mon en-fant !

En vain elle prie éperdue ;
Mais nul mortel
N'ose sur cette roche nue
Tenter le Ciel.
Que ne peut le cœur d'une mère ?
Voyez-la, d'un pied téméraire,
S'élancer et gravir
Sans trembler, sans pâlir.
C'est toi seule, etc.

La voilà ! ce n'est pas un rêve...
Et son amour
Parvient à son enfant, l'enlève :
Mais, au retour,
Elle tremble, la pauvre mère !
Elle tremble autant qu'elle espère
Serrant à chaque pas,
Son enfant dans ses bras.
C'est toi seule, etc.

C'est l'amour, divine puissance,
Qui l'inspira ;
L'amour sera sa recompense,
Son fils vivra !
A peine elle a touché la terre,
Tombant à genoux sur la pierre,
Elle dit, élevant
Vers le ciel son enfant :
Sainte Vierge Marie,
En ce jour triomphant,
O Marie ! sois bénie,
Toi qui sauves mon enfant.

PLAMONDON et Cie., Rédacteurs-Propriétaires.

Imprimé par STANISLAS DRAPEAU et Cie., Bureau de l'Artisan et du Ménestrol.